

## Le spasme de vivre

Marcel Jean and Gilles Marsolais

---

Number 55, Summer 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22807ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Jean, M. & Marsolais, G. (1991). Le spasme de vivre. *24 images*, (55), 10–15.



PHOTOS: BRUNO MASSENET

## le spasme de vivre

**L**e cinéma de Richard Boutet (dont *La turlute des années dures*, 1983, coréalisé avec Pascal Gélinas, et *La guerre oubliée*, 1988, qui ont reçu divers prix) se distingue par la rigueur de sa recherche, par sa volonté d'élargir les perspectives des sujets abordés, et par un travail esthétique tout en nuances qui ne cède ni à l'esbroufe ni aux modes passagères. Nous avons rencontré Richard Boutet au moment où il mettait la dernière main à un film consacré au phénomène du suicide chez les jeunes, un film qui, judicieusement, emprunte son titre, *Le spasme de vivre*, à un poème de Nelligan.

Le phénomène du suicide atteint au Québec des proportions alarmantes. Ses causes sont multiples et protéiformes et il semble traduire le malaise d'une société qui est elle-même mal dans sa peau. Avec courage, Richard Boutet s'est penché sur cette réalité du suicide chez les jeunes, pour la cerner pratiquement de l'intérieur, en donnant la parole à des jeunes ou à leurs proches qui l'ont connue de près. Aussi, il a donné à son film une portée métaphorique qui lui permet de décoller de la simple collection de témoignages émouvants, sans pour autant verser dans le spectaculaire.

Selon certains spécialistes, le phénomène du suicide tel qu'il est vécu depuis quelque temps peut être vu

comme relevant d'une incapacité à négocier ou à gérer sa liberté, dans un contexte où cette liberté apparaît sans limites et qu'elle entre en conflit avec les notions d'obligations et de responsabilités de l'âge adulte. Aussi, dit brutalement, en plus de la peur d'affronter «l'inconfort» de la vie adulte, certains jeunes, plus sensibles, plus vulnérables que d'autres supporteraient mal de se faire dire «non» pour la première fois de leur vie à l'âge de vingt ans. Richard Boutet a choisi un autre angle d'attaque pour aborder ce phénomène, en se gardant bien de tomber dans le piège réducteur du conflit des générations : avec une spontanéité aussi brutale que désarmante, ses témoignages de première source ramènent constamment le spectateur au phénomène de société qu'il représente et au questionnement qui en découle. Ainsi, les rapports fondamentaux parents-enfant, souvent fondés sur la violence, débordent bien évidemment le strict cadre familial et les allusions qui y sont faites, en lisse ou en creux, incitent à une lecture plus ample. Comme la recherche d'identité et le sentiment de rejet débordent le strict cadre personnel. En partant de témoignages particuliers, troublants, dérangeants, Richard Boutet atteint à une dimension socio-politique tout aussi dérangeante. Bien qu'elle soit sans équivoque, il laisse le



Richard Boutet (droite) dirige Eric

## ENTRETIEN AVEC RICHARD BOUTET

*propos recueillis par  
Marcel Jean et Gilles Marsolais*

**24 images:** *Vous venez de terminer un film sur le suicide, et la rumeur veut que ce film fasse peur aux institutions. Qu'en est-il exactement ?*

**Richard Boutet:** Il a été débloqué à l'ONF au cours du mois de mars, grâce à l'intervention de Robert Forget, entre autres. De fait, la panique a débuté à Téléfilm en septembre, au visionnement du premier montage. L'argent a été retenu jusqu'à ce qu'on y présente «leur» montage, en mars, pour la version télé de deux heures, divisée en deux parties. Aucune télévision ne voulait d'un long métrage; alors, il avait été convenu au départ d'un projet en deux parties d'une heure chacune. Pour sa part, Radio-Canada refusait même de s'embarquer en prétextant le manque de place dans sa grille-horaire et du fait que le sujet avait déjà été abordé au «Point»! On s'est entendu avec Radio-Québec pour travailler sur deux volets d'une heure (c'est-à-dire approximativement deux fois cinquante minutes), chacun étant autonome. Pour sa part, l'ONF s'est engagé sur la version film pour les salles (sous la forme d'un long métrage), et c'est cet engagement qui a débloqué la situation, même si on n'en est pas encore arrivé à une entente finale avec Radio-Québec. Sur les conseils d'un «psy» de l'hôpital Sainte-Justine, à la suite d'un premier visionnement en septembre, Radio-Québec avait jugé le film «dangereux» pour quatre raisons:

1. les mots «la vie est si fragile» dans une des chansons de Luc de La Rochelière: l'allusion à la fragilité pouvant, selon lui, inciter au suicide, surtout si elle est associée à une image du métro;
2. la chanson politique «Gagnant-perdant», qui dénonce la société «d'excellence» fondée sur la compétition, et qui dit brutalement que certains ont de la chance alors que d'autres sont ou partent désavantagés (donc un système qui départage les «winners» et les «losers»): à ce niveau le débat devenait donc idéologique;
3. on me reprochait mon intervention personnelle dans le film, au cours de laquelle je lis une lettre de ma sœur qui a été violée alors qu'elle était adolescente et qui s'est elle-même suicidée: on redoutait particulièrement l'association avec le suicide que pourraient faire certaines victimes de viol, au point d'y voir une incitation au suicide;
4. le témoignage d'une personne qui fait part de son incertitude de se donner la mort ou non: même argumentation, associée à l'image du métro.

Évidemment, je me suis défendu en arguant que mon film ne mise pas sur le spectaculaire, ni sur la violence gratuite, et qu'il mise sur le jugement du spectateur. Les témoins ou les intervenants sont montrés «en situation», c'est-à-dire dans un environnement ou dans des lieux qui sont liés à leur histoire, à leur vécu.

**24 images:** *Ce «blocage» a été contagieux ?*

**R. Boutet:** Oui, c'est le cas de le dire. Ça commencé avec

spectateur faire lui-même sa propre lecture, cette lecture qui s'impose d'elle-même, comme incontournable.

Dans l'entretien qui suit, en attendant la sortie du film prévue pour bientôt, Richard Boutet évoque les obstacles qu'il a dû affronter pour mener à terme ce projet axé sur un sujet tabou. Sans entrer dans le détail, disons simplement que la peur panique de l'un a entraîné une réaction en chaîne auprès des autres bailleurs de fonds. Pour se protéger, l'un (appelons ainsi la chaîne de télévision concernée) a demandé l'expertise d'un psychiatre pour juger du danger d'un tel document, avec le résultat prévisible de la production d'un rapport d'évaluation que ne désavouerait pas Ubu. N'écouter que son courage, Richard Boutet a demandé et obtenu au moins six contre-expertises émanant de pys tout aussi patentés, et le résultat est confondant! Avec une belle unanimité, ils s'accordent pour reconnaître l'authenticité et la pertinence de sa démarche, y voyant «un portrait exceptionnel de notre société, un document unique». ■

*Gilles Marsolais*



PHOTO: BRUNO MASSENET

Tournage d'une scène du *Spasme de vivre*

Téléfilm, ça s'est transmis à la SOGIC, et de là à l'ONF et à Radio-Québec. Enfin, c'est réglé avec l'ONF: on mixe le long métrage en mai. Cinéma Libre va le distribuer. Mais ce n'est pas réglé pour ce qui est de la version télé, qui est liée à l'engagement de Téléfilm: un comité de trois «experts» devra se prononcer (comme dans un procès) quant aux répercussions possibles sur le public.

**24 images:** *Vous n'avez pas suggéré de faire siéger un critique «expert» en cinéma?*

**R. Boutet:** Oui. Mais c'est l'aspect médical qui les travaille!

**24 images:** *Paule Baillargeon a eu des problèmes aussi pénibles avec Sonia. Un médecin consultant s'est pris progressivement pour le réalisateur en se donnant pratiquement le droit du «final cut» sur le film.*

**R. Boutet:** Dans mon cas, j'ai réagi en montrant le matériel à des psys de mon choix, versés aussi bien en psychanalyse qu'en anthropologie, qui ont envoyé des contre-expertises. À la rigueur, il se pourrait que Radio-Québec ne prenne finalement qu'une seule heure.

**24 images:** *Y a-t-il des séquences qui risquent d'être sacrifiées par cette chasse aux sorcières?*

**R. Boutet:** Non, pas vraiment. Je me suis battu pour préserver l'essentiel. Sauf une, peut-être, dont j'aimerais parler. Il s'agit de la charge d'une femme contre l'Université de Montréal dont le fils qui était à Polytechnique s'est suicidé. Le problème du fils se doublait d'une peine d'amour et du stress de la fin des études. Un «psy» du Service aux étudiants lui aurait dit: «Tu sais la vie, c'est dur: il y a ceux qui perdent et il y a ceux qui gagnent. Il va falloir que tu affrontes la réalité, que tu te prennes en mains». On m'a persuadé d'enlever cette séquence parce que la preuve de ce témoignage était difficile à faire, même si cette attitude «carrée» correspond à une école de pensée chez les psys.

**24 images:** *Votre film ne prend pas position sur les causes du suicide qui a pris des proportions inquiétantes chez les jeunes Québécois aujourd'hui. Est-ce le fait d'une génération qui se fait dire «non», brutalement et pour*

*la première fois dans sa vie à l'âge de vingt ans?*

**R. Boutet:** Oui et non. Je crois qu'il faut rattacher ça à la civilisation de «l'excellence»: cela a commencé avec la mentalité des «top guns» sous Reagan qui s'est traduite ici par un clivage très net entre les «excellents» et les «pourris» (c'est-à-dire les autres). Ce qui m'a frappé, d'une façon générale, dans les témoignages, c'est l'extrême sensibilité de ceux qui se sont suicidés ou qui ont tenté de le faire, face à la société. Ils perçoivent plus durement leur rejet, puisque c'est un film sur le rejet, finalement.

**24 images:** *Il y a aussi le lien avec le père. Que ce soit l'absence du père ou sa trop grande présence.*

**R. Boutet:** Oui, et il faut relier ça au problème de la violence familiale, de l'absence du dialogue.

**24 images:** *Oui, mais tous les enfants qui ont vécu des situations de violence ne se suicident pas. Au Québec, l'image du père n'a jamais été reluisante.*

**R. Boutet:** Oui, mais l'image et le rôle du père en ont pris un coup dans notre société actuelle et les fils ne peuvent plus ou ne veulent plus composer avec un père faible, absent ou violent. La violence familiale est une donnée fort importante aujourd'hui: ça m'a étonné. Et le manque d'amour, qui représente beaucoup plus qu'un manque de communication. C'est pour cela que je termine justement sur une histoire d'amour: les gens recherchent éperdument un rapport amoureux. Ils ont besoin d'être aimés, appréciés par quelqu'un, que ce soit par leur père, leur mère, un ou une amie. Sans ce rapport, l'image de soi devient très négative et difficile à supporter pour plusieurs. Je pense au témoignage de cette jeune fille de quinze ans qui dit: «C'est le regard des autres sur moi qui faisait que je me sentais inutile». Ce sentiment d'enfermement est très sartrien, en définitive.

**24 images:** *La violence peut prendre diverses formes.*

**R. Boutet:** Comme la violence sexuelle contre les enfants. L'inceste est une donnée importante. Ce n'est pas un hasard si on a au Québec le plus haut taux d'inceste au Canada. Pourquoi?

**24 images :** *Combien de témoignages avez-vous retenus? Est-ce que le fait de filmer et de couper au montage ne cause pas un problème de conscience ou d'éthique?*

**R. Boutet :** Sur la vingtaine de personnes que j'ai filmées, j'en ai gardé une douzaine. J'ai retranché les témoignages qui faisaient double emploi dans la version film, alors qu'ils s'intègrent mieux dans chacune des parties de la version télé.

**24 images :** *Sans verser dans la docu-fiction, vous avez travaillé sur le récit.*

**R. Boutet :** Oui. Le film est structuré de façon à restituer un portrait de société: depuis le début dans le métro et par la rencontre de divers personnages, grâce à l'aveugle qui apparaît comme un personnage métaphorique dans un labyrinthe et dont on ne saisit toutes les données qu'à la toute fin du récit. Son histoire est assez incroyable: à l'époque, il était un étudiant brillant et il a voulu s'enlever la vie avec le revolver de son père, par crainte de le décevoir et de se décevoir lui-même (incapable qu'il était d'accepter le déshonneur d'avoir reçu une contravention avec l'auto de son père à un moment important de sa vie). En quelque sorte, il s'est fait harakiri avec le revolver de son père, pour une question d'honneur. Il a raté son suicide, et maintenant il est devenu quelqu'un de totalement transformé qui n'a plus rien de guerrier et qui ose parler.

**24 images :** *Son cas illustre bien une donnée importante de la relation au père, qui se double aujourd'hui des notions d'excellence à tout prix et de compétition.*

**R. Boutet :** Oui, tout à fait. Nous, les gens de notre génération, ne sentions pas cette pression de la part de nos pères: si on ne voulait pas étudier, on allait travailler. C'était aussi simple que ça. On n'était pas contraint d'agir en fonction d'UN modèle, comme il y a aujourd'hui un modèle à la Reagan ou à la Bush. L'image paternelle s'identifie maintenant au surhomme. J'aime beaucoup aussi l'image du jeune travesti, dans le film: il exprime avec précision, sans détour, la nature de ses rapports avec ses parents. En quelques phrases, il campe son père et sa mère, et il révèle l'importance de l'existence ou non d'un tissu de relations affectives entre parents et enfants. Cette donnée est plus importante que le fait du divorce même qui n'est en définitive que le résultat d'une carence à ce niveau.

**24 images :** *Où en est la «littérature» sur ce phénomène du suicide aujourd'hui?*

**R. Boutet :** Les théories varient, mais le courant majeur semble aller dans le sens des théories de Durkheim, avec ses creux et ses crêtes, ou avec ses périodes creuses et ses périodes de pointe. Par exemple, durant les guerres, il y aurait moins de suicides, alors que les instincts de mort et de survie jouent à plein, comparativement aux périodes de prospérité. Il a aussi avancé la notion d'anomie sociale, en rapport au phénomène de déculturation d'une société qui se retrouve sans valeurs de référence et, de ce fait, dans un flou culturel et social, de telle sorte que l'individu transfère et vit en lui-même un désarroi. D'après moi, le Québec vit cela, privé d'une identification sociale et collective; le fait qu'on n'arrive pas à faire le point, collectivement, face à la question nationale, joue à plein dans la vague de suicide actuelle. L'imaginaire collectif est comme privé de cette estime de soi, essentielle. J'ai eu la confirmation de cela dans le pacte de suicide qui a eu lieu à Chicoutimi, entre trois jeunes, dans le temps des fêtes: tous les trois venaient d'un milieu défavorisé, ils étaient eux-mêmes chômeurs et ils estimaient que la vie ne valaient plus la

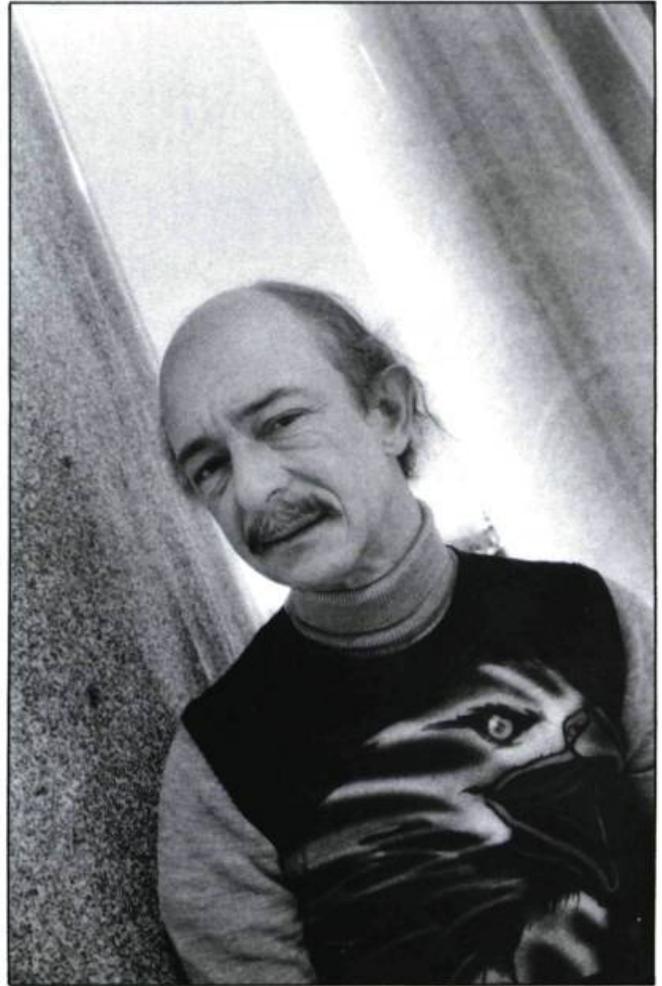


PHOTO: BERTRAND CARRIÈRE

Richard Boutet

peine d'être vécue. Celui des trois qui en est mort avait dessiné sa propre mort, et ses dessins en disent long, ils confirment cette théorie. Avant son décès, pendant un mois, il avait tenu un journal quotidien illustré: or, le premier dessin de son journal représente le Québec, et le dernier, un personnage seul qui s'en va dans un tunnel sans fin. Le premier dessin illustre «Ce que le Québec aurait pu devenir avec le Référendum». Il exprimait d'une façon confuse notre malaise collectif.

**24 images :** *Il n'y a pas «d'experts» dans ce film pour nous dicter une lecture.*

**R. Boutet :** Non! Surtout pas! L'ensemble se présente comme un portrait de société et il appartient au spectateur d'en dégager les grandes lignes: les liens avec le père, la part de la violence sous toutes ses formes, le sentiment du «no future».

**24 images :** *Cette volonté de faire confiance au spectateur, on la retrouve au niveau de ce que l'on pourrait appeler la «mise en scène» ou la mise en forme pour échapper aux pièges des entrevues.*

**R. Boutet :** La notion de mise en scène est reliée au cinéma de fiction, de sorte que les gens pensent que dans un documentaire il n'y a pas de mise en scène. De fait, il y en a une, mais elle est radicalement différente de celle qui intervient dans un film de fiction. On n'a pas affaire à des acteurs, je ne fais pas jouer un rôle à mes témoins. L'expression «mise en situation» convient davantage pour définir le travail qui se passe à ce niveau. Dans mon cas,



Stéphane

PHOTOS: BRUNO MASSENET

la recherche a commencé il y a trois ans mais, à travers le recul que j'ai réussi à obtenir, j'ai maintenu le contact avec tous ceux que j'avais approchés. Et comme ces gens me racontaient des événements du passé survenus à eux-mêmes ou à leurs proches, j'ai fait en sorte de mettre en relief cette parole, ce récit des événements passés. Au moment de les filmer, les gens étaient placés dans une situation ou dans un environnement qui favorisaient l'acuité de leur mémoire ou de leurs sentiments. Donc, il y avait un lien significatif du lieu avec ce qu'ils me racontaient. C'étaient donc plus que des entrevues. D'ailleurs, les rares questions posées ont toutes été gommées, puisqu'elles devenaient inutiles. Aussi, j'ai travaillé à établir des liens entre ces divers témoignages, entre ces divers récits, par certaines métaphores dont celle de l'aveugle : à ce niveau-là, on rejoint davantage la mise en scène (comme la descente dans le métro, un lieu urbain par excellence qui illustre l'idée de la solitude et du destin particulier de chaque individu). Et même là, mon idée était de cerner ce qui se passe dans la tête des gens, plutôt que de créer une situation dramatique. Les témoins sont en interaction avec le spectateur plutôt que d'être en interaction entre eux.

**24 images :** *Est-ce que le psy qui a émis des réserves sur ce film, au point de vouloir le censurer, ne traduit pas avant tout un manque de confiance envers le spectateur ?*

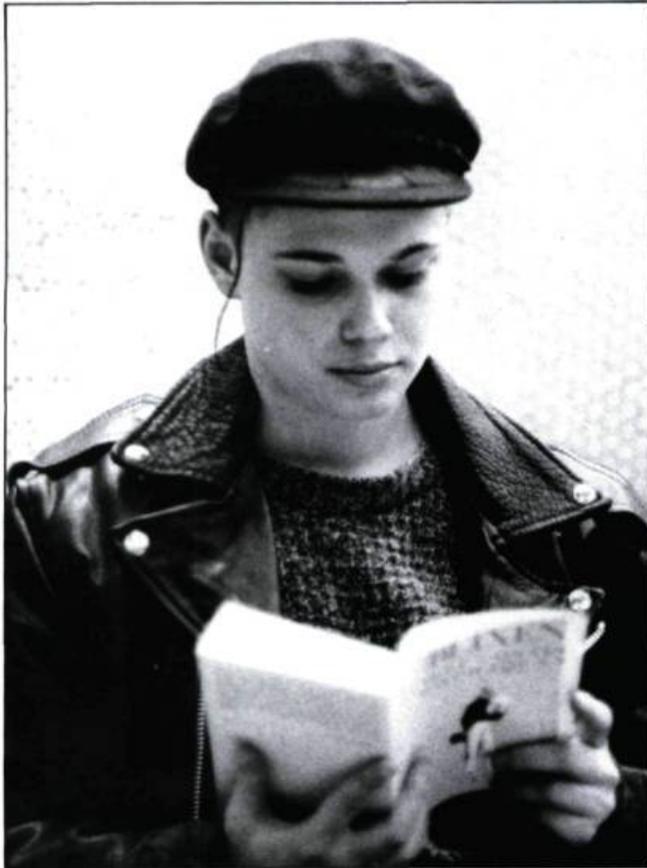
**R. Boutet :** Je le crois. D'une part, le film n'est pas aussi pessimiste qu'il le laisse entendre. Par exemple, l'histoire de Lyne, où se conjuguent fugues et poésie, est finalement positive dans la mesure où on y retrouve des éléments de vie. Et la finale du film, qui en fait la synthèse, est tout à fait positive. De fait, ce sont les

psys de Sainte-Justine, un hôpital qui s'occupe des dix-huit ans et moins, qui ont émis des réserves. Alors, si tu es déprimé et si tu es travaillé par l'idée du suicide, mais que tu as dix-huit ans *et un jour*, ne va pas à Sainte-Justine, tu seras refusé ! Va faire la file dans un autre hôpital. D'ailleurs, l'un des témoignages qui les fatiguaient, c'est celui de Julie qui raconte précisément comment elle a été charriée d'un hôpital à un autre et d'un secteur à un autre.

**24 images :** *Comment s'est posé le problème du choix final des intervenants, du point de vue de l'éthique documentaire ? Les répercussions ne sont pas négligeables autant pour les témoignages retenus que pour ceux qui ne l'ont pas été pour diverses raisons.*

**R. Boutet :** Il y a deux types de témoins : ceux qui ont survécu à leur propre tentative de suicide et ceux qui ont subi l'impact du suicide d'un proche. Dans tous les cas, il s'agit d'une expérience qui marque profondément la personne. Moi-même, je parle du suicide de ma sœur après quinze ans : je ne l'ai jamais oublié. Le fait d'en parler peut devenir très important, c'est pourquoi je me bats pour conserver certains témoignages, malgré les oppositions que certains peuvent me faire. Par contre, dès le départ, il était clair avec chacun des intervenants que leur témoignage pouvait ne pas être retenu, pour éviter les répétitions ou pour diverses autres raisons. Ils l'acceptaient sans difficulté. Aussi, compte tenu de l'impact que peut avoir la projection de sa propre image à l'écran, chacun verra le film et pourra en discuter avant qu'il ne soit livré au public. J'estime ne pas les avoir trahis. J'ai essayé d'être fidèle à la ligne de force dramatique de chacun des témoignages.

**24 images :** *Et qu'est-ce qui a décidé de leur ordre, de leur agencement*



Line

*dans le film ?*

**R. Boutet :** Au départ, la structure de l'aveugle s'est dégagée assez rapidement. Et il était clair que le récit ne laisserait pas de témoignages en suspens, qu'il ferait plutôt se succéder des histoires complètes en elles-mêmes, mais que celles-ci viendraient éclairer progressivement la thématique générale. La principale difficulté a été justement de trouver cet ordre-là pour mettre en valeur ou pour situer dans une juste perspective chacun des témoignages. Celui de Jacinthe filmée au milieu des autoroutes s'est imposé en premier pour sa lucidité incroyable malgré son jeune âge, entre autres quand elle parle du regard des autres sur elle-même qui la faisait se sentir inutile, et pour sa façon de dire les choses en images. Aussi, elle témoigne bien de l'importance d'une libération par la parole. Donc, je trouvais que c'était une bonne idée de la placer au début, que ça démarrerait bien. Et en plus elle est belle, soit dit sans vouloir faire une mauvaise blague. J'ai été frappé par la beauté de plusieurs témoins; c'est comme s'ils n'avaient pas conscience de leur beauté et de l'atout qu'elle peut représenter. Ça rejoint l'image négative de soi.

*24 images : Et si on terminait en disant un mot de la musique ?*

**R. Boutet :** Le film comprend essentiellement quatre chants : deux en introduction et en conclusion, et deux autres au milieu. Il y a aussi une musique qui caractérise chacun des témoignages, ce que j'appelle une musique descriptive d'atmosphère, composée par Luc de La Rochelière avec la collaboration de Marc Perreault pour les arrangements. ■

LE 13 MARS DERNIER,  
LE JURY DE LA SOCIÉTÉ  
DE DÉVELOPPEMENT  
DES PÉRIODIQUES CUL-  
TURELS QUÉBÉCOIS RE-  
METTAIT À

## 24 IMAGES

# LE GRAND PRIX D'EXCELLENCE 1991

LE GRAND PRIX D'EXCELLENCE EST ACCORDÉ AU PÉRIODIQUE DONT LA TENUE ÉDITORIALE ET ARTISTIQUE EST JUGÉE REMARQUABLE SELON LES CRITÈRES SUIVANTS : CONSTRUCTION ET SUBSTANCE DES ARTICLES ET DES TEXTES DE CRÉATION ; QUALITÉ DE LA LANGUE ; CHOIX DES SUJETS ; PRÉSENTATION VISUELLE ET ÉQUILIBRE DE L'ENSEMBLE.